

tupelo
hassman

des dieux
sans majuscule



TUPELO HASSMAN

DES DIEUX SANS MAJUSCULE

Rosary, Californie. Ici, pas de palmiers et de plage dorée mais une raffinerie de pétrole, une décharge de pneus et de fervents chrétiens évangéliques. C'est ici que Helen tente de vivre une adolescence normale, malgré le décès de sa mère et un père à côté de la plaque. Heureusement, elle peut compter sur le soutien de sa bande d'amis plus ou moins marginaux, les «Têtes-de-bite», et sur celui de sa tante, une voyante mal tolérée par la communauté. Alors que les adolescents se cherchent à coups d'Action ou Vérité et d'antiques romans porno, la tension monte à Rosary : le cabinet de voyance de la tante de Helen est de plus en plus menacé, et quelques-uns de ses amis commettent des actes qui pourraient leur coûter cher.

Des dieux sans majuscule déborde de personnages aussi tordus que touchants. À les voir se lancer dans l'exploration hasardeuse de leurs cœurs respectifs, on glane de quoi réviser sa copie sur l'art et la manière de bâtir une famille face à un avenir dont on ignore tout.

Tupelo Hassman est diplômée du MFA Program de création littéraire de Columbia. Elle a publié de nombreux écrits dans divers magazines et revues, parmi lesquels The Boston Globe, Harper's Bazaar, The Independent... La Fille, son premier roman, a été largement salué par la critique et les lecteurs. Tupelo Hassman vit à Charleston, en Caroline du Sud.

« Un roman initiatique mélancolique, une réussite quasiment magique. » *Kirkus Review*

DES DIEUX SANS MAJUSCULE

du même auteur
chez Christian Bourgois éditeur

LA FILLE

du même auteur
en numérique

LA FILLE

TUPELO HASSMAN

DES DIEUX
SANS MAJUSCULE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laurence KIEFFÉ

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ♦

Titre original:
gods with a little g

© Tupelo Hassman, 2019

First published by Farrar, Straus and Giroux.
Translation rights arranged by The Clegg Agency, Inc., USA.

© Christian Bourgois éditeur, 2021
pour la traduction française.
ISBN : 978-2-267-04312-9

À Bradford

Les grandes aspirations et ambitions de
l'adolescence s'amenuisent à mesure que
le temps passe, et parce que, de toutes les
promesses de la vie, beaucoup ne sont pas
tenues, les philosophes ont suggéré que,
sauf à croire à l'immortalité, notre nature
est un mensonge.

G. STANLEY HALL,
ADOLESCENCE: ITS PSYCHOLOGY (1904)

Je te chanterai les cygnes d'argent,
les royaumes et les carillons.
Je chanterai les corps entremêlés
sous un ciel innocent.

POÈME D'ARIEL
DANS LE FILM *FOOTLOOSE* (1984)

Mesure de qualité

Si vous vous trouviez dans un avion survolant Rosary, en Californie, la première chose que vous verriez, ce serait moi, une Blanche maigrichonne, avec les cheveux emmêlés et un gros sac à dos, en train de faire des grands signes.

« Continuez », je dirais.

La deuxième chose que vous verriez, l'après-midi, alors que les cours viennent de se terminer et que le vent tourne, ce serait des adolescents en train de se regrouper dans une décharge de pneus, façon débris métalliques attirés par un aimant. Jusqu'à ce qu'on soit tous rassemblés, négatifs et positifs, mus par la seule force de la proximité.

Si je vous racontais une histoire de la Genèse adaptée à notre congrégation adolescente, elle serait exactement à l'opposé de la comptine l'église-et-le-clocher que ma mère avait l'habitude de réciter, ses doigts figurant la foule réunie pour prier. *Voilà l'église et voilà le clocher. Ouvre la porte pour voir les gens*

*rassemblés*¹. Dans cette version, la décharge de pneus, c'est l'église, et la meilleure rime pour « clocher », c'est « paumés ». Dans cette version, on entre quand les portes s'ouvrent et on les laisse se refermer derrière soi. À mesure que les yeux s'habituent à l'obscurité, on distingue toutes les Têtes-de-bite. Et ça ne rime plus du tout.

Tucker, le frère de Mo, a commencé à travailler chez Fast Eddie, à la Récup de pneus, il y a deux étés de ça. Il s'est mis à bosser tard. Il s'est mis à traîner encore plus tard pour boire la bière de Fast Eddie. Et nous autres, on a suivi. Tucker a engendré Mo, Mo a engendré Bird, Bird a engendré Cy et Sissy et toutes les autres assez bêtes pour craquer pour lui. Ce serait de moi qu'il s'agit. Je m'appelle Helen. Les Têtes-de-bite m'appellent Hell².

Alors, qui est venu d'abord, les Têtes-de-bite ou leurs nanas ? Qui est venu d'abord ? La bière. La bière

1. *Nursery rhyme* accompagnée d'un jeu de mains destinée aux enfants chrétiens :

Here's the church and there's the steeple.

Open the door and see all the people.

Here's the parson going upstairs.

And here he is now he's saying his prayers.

« Voilà l'église et voilà le clocher.

Ouvre la porte pour voir les gens rassemblés.

Voici le prêtre qui monte en chaire.

Et maintenant, il récite ses prières. »

(Toutes les notes sont de la traductrice.)

2. *Hell*: l'Enfer.

nous a tous engendrés. Nous a générés. Elle a crié nos noms. Et on est arrivés en courant, en volant, en sautant les barrières, en rompant le couvre-feu, en déversant des rimes. Voilà donc les Têtes-de-bite glandeurs nés, les Têtes-de-bite rois de la provoc.

Au début, on se défiait mutuellement rien que pour la boire, cette bière, et puis pour en boire davantage, et enfin pour s'en procurer. Davantage de bière. Ensuite, on s'est défiés pour faire davantage de tous ces trucs qu'on meurt d'envie de faire mais qu'on n'ose pas faire tout seul. On se soûle la gueule ensemble à répétition et à force, se soûler ensemble, ça finit par ressembler à quelque chose. Jusqu'à ce que nous, on devienne quelque chose. Et par une de ces soirées précoces où la lumière baisse sur Rosary, à l'époque déjà lointaine où l'ardeur due à ces premières bières nous réchauffait encore pendant tout le chemin du retour, on a été baptisés. Sissy a dit, certainement sans y penser, « À demain, les Têtes-de-bite. » Et c'est resté, dur de dur. Exactement comme nous, on reste là, coincés les uns avec les autres. Le meilleur et le pire de chacun, faisant ce qu'il faut qu'on ne devrait pas faire, devenant qui on est et qui on sera toujours. Sans y penser, certainement.

Têtes-de-bite pour l'éternité.

Supermarch(i)é

La silhouette de la ville de Rosary a tout du cimetière. Un alignement de croix et de clochers qui paradent pour l'éternité, chacun plus haut que le précédent. Puisque la taille, ça compte, les fondateurs de Rosary ont inventé un arrêté interdisant à toute construction bâtie dans les limites de la ville d'avoir une portée supérieure à celle de Dieu, telle que représentée par le plus haut des nombreux clochers érigés en Son honneur. Consigne respectée. Sauf par la raffinerie. La raffinerie de pétrole de Rosario Bay n'est pas concernée par l'arrêté parce qu'elle était là avant et parce que, sans elle, Rosary n'existerait pas. Au centre de la raffinerie se dresse un mât plus haut que toutes ses cheminées, qui brûlent nuit et jour au-dessus des croix qu'elles dominent. Une lumière rouge clignote au sommet de ce mât, pour prévenir les avions de ne pas s'approcher. Elle brille, bien au-dessus de tout le reste, comme un message laissé par Dieu Lui-Même, que personne ne s'est donné la peine de vérifier.

Sky est la ville la plus proche de Rosary, de l'autre côté d'un pont de plusieurs kilomètres de long qui enjambe la baie et le delta marécageux; la silhouette de la ville est vraiment reconnaissable, hérissée d'immeubles qui luttent pour la lumière. À Sky, on trouve aussi de vrais cinémas et de vrais établissements scolaires. Le vrai Internet est présent. Ainsi que de vraies données scientifiques. À Rosary, Internet est fliqué, donc notre porno, on le lit dans des livres comme faisaient nos aïeux. À Rosary, l'homme est contemporain des dinosaures et l'énergie fossile ne fait donc pas partie de nos problèmes. Si la calotte glaciaire est en train de fondre, c'est une décision de Dieu.

Vade retro, Science.

Mon père est membre du Conseil pour la réconciliation pacifique de Rosary et de Sky; il est intéressant de remarquer que les membres de ce Conseil sont tous originaires de Rosary. Avec l'idée d'implanter de nouvelles entreprises à Rosary, d'implanter n'importe quelle entreprise à Rosary, le Conseil arrose de lettres tout ce qui paraît intéressant, que ce soit à Sky ou dans des villes de ce type, des lettres expliquant pourquoi le Conseil invite l'entrepreneur en question. Ces lettres, je les ai vues sur notre ordinateur à la maison. Elles sont rédigées dans un style raidissime, personne ne s'exprime comme ça. C'est un peu comme le porno, en fait, parce qu'on ne peut pas imaginer quelqu'un prendre au sérieux une drague pareille. Sauf que dans le porno, la drague, ça marche. Il suffit qu'un improbable sex-symbol esseulé fasse coucou pour qu'en deux temps trois mouvements, on retrouve un soutif

accroché à son abat-jour. Mais aucune entreprise digne de ce nom ne sautera dans le lit de la ville de Rosary, surtout avec une proposition de ce genre :

Monsieur Boreal,

Je tiens à vous informer officiellement que, par la présente, nous vous invitons, Monsieur Boreal, à venir séjourner à Rosary pour assister au séminaire semestriel intitulé « Les efforts scientifiques du docteur Baker quant à la foi et au Big Bang » organisé à Rosary, Californie, par le Conseil pour la réconciliation pacifique de Rosary et de Sky. Nous serions très honorés de votre participation à notre colloque, eu égard à vos travaux avec l'Observatoire de Sky et le tourisme qui en a découlé.

Le colloque invitera également d'autres experts, issus de divers domaines, pour participer à cet événement. Nous avons apprécié le travail que vous avez accompli et nous pensons sincèrement que votre participation contribuera au succès de cette réunion.

Le Conseil réglera la totalité de votre hébergement, de votre couvert et de vos frais de transport ; ainsi que les frais divers que vous engagerez au service de la réconciliation pacifique entre Rosary et Sky.

*Avec mes plus respectueuses salutations,
Elijah Dedleder
membre du Conseil*

La courbe des succès du Conseil pour la réconciliation est aussi plate que ma poitrine, et ce n'est pas peu dire. Il n'y a pas une seule personne à Sky, sauvée ou damnée, qui ne s'étrangle de rire devant ces lettres, qui ne les jette immédiatement à la poubelle ou dans la déchiqueteuse. Sky en a sa claque de tendre l'autre joue. Ras la frange. Les ponts sont coupés. Les jeux sont faits. Il n'existe pas assez de métaphores pour décrire à quel point Sky en a soupé des conneries de Rosary.

Je n'étais qu'une gamine au moment de l'élection qui a créé le premier accroc dans les coutures de ce pays, de ce comté, et même dans certaines familles. Et à chaque élection qui a suivi, nous les gens, on a continué à s'effiloche. Des leaders ont surgi à Rosary comme s'ils n'attendaient que cette occasion et ils ont entrepris d'unir l'Église à l'État tout en divisant la population selon des critères de race, d'orientations sexuelles et autres bricoles qui les font pisser dans leur froc tant elles leur foutent la trouille. Après des années de procès intentés par la ville de Rosary, prétendument au nom de «mineurs» qui se seraient «laissé abuser par la mise à disposition irresponsable de dispositifs médicaux inutiles et facultatifs à Sky», la ville refuse désormais de nous accueillir. Sky a enfin trouvé le moyen de rendre à Rosary la monnaie de sa pièce en décrétant qui, d'après eux, a le droit de fréquenter leur ville. Et qui n'en a pas le droit. Les citoyens de Rosary ne peuvent pas se rendre à Sky pour les opérations essentielles de la vie – qu'il s'agisse

de contraception ou d'un film interdit aux mineurs, même si on a dix-sept ans – en fait, pour rien du tout. À moins d'avoir une fausse carte d'identité avec une adresse à Sky. Ou de pouvoir prouver l'urgence médicale.

Croyez-moi, ici, on s'est donné un mal de chien pour prouver à quel point on était tous dans l'urgence. Mais peut-être pas tout à fait de la façon que vous imaginez.

Incandescent

L'ampoule est nue et chaude sous la main. C'est un vieux modèle, de celles qui signalent une idée en BD, et elle donne un genre de lumière plus forte que les nouvelles qui durent une éternité et qui ne feront jamais brûler la maison. Pas question de se cacher. Et tant mieux. C'est dans l'ombre qu'on commet des erreurs.

«Ton seul boulot, dit Tucker quand je m'assois, c'est de tenir ça sans bouger et sans bloquer la lumière.»

Puis il déballe une aiguille. Il en fait tout un cinéma, comme pour chaque emballage vide sous sa table. Cette asepsie, c'est le signe de son professionnalisme. Je suis la troisième à m'asseoir là ce soir, à enlever ma chemise, à relever ma manche ou encore à retourner la chaise pour me pencher par-dessus après avoir baissé mon pantalon. Maintenant, c'est mon tour de regarder le mur en faisant semblant d'étudier la vieille carte accrochée là parce que je m'ennuie à fond et que j'ai pas mal du tout.

Tucker plonge l'aiguille dans l'encre noire, choix unique, et quand l'aiguille touche la peau tendre de mon avant-bras, le moteur de sa machine à tatouer faite maison marque en ronronnant un mot dans ma peau, copié sur l'écriture de ma mère.

Ça commence par un *E*, plutôt incliné.

Ça fait mal.

Le bruit du moteur ressemble à celui des machines à coudre posées sur les tables dans la salle de couture du lycée de Rosary. Un bruit gris sous plastique, faible et déterminé.

Ensuite, un *t*.

Je ne m'ennuie pas.

Ça continue. Un *v*, un *o*, un *i*, un *c*, un *i*. Et puis une virgule. Pas différente de celles que Dieu est censé préférer au point. Pas différente de la pause pour reprendre son souffle avant de continuer.

Mais ce bruit n'est pas celui qu'on est habitués à entendre. Celui des machines à coudre sur lesquelles se penchent les filles du lycée de Rosary – comme nos sœurs et nos mères avant nous, produisant les mêmes tabliers, serviettes, napperons, nappes –, ce bruit-là, c'est le bruit du passé.

Le bruit du moteur de Tucker, c'est le bruit du futur, avec un *F* majuscule et un *U* majuscule. *Fuck You*.

Et voici,

Tucker a économisé l'argent des deux étés passés chez Fast Eddie à ranger des pneus pour s'acheter les pièces détachées de cette machine à tatouer et se payer des virées secrètes à Sky dans les salons de tatouage, histoire d'observer et d'apprendre. Et puis, il est resté là-bas. Chaque fois qu'il revient dans le coin, il l'annonce chez Fast Eddie et tant qu'on paye l'encre et qu'on le laisse prendre des photos quand il a terminé, les tatouages sont gratuits. Ristourne réservée aux Têtes-de-bite.

Il enfonce l'aiguille. Commence le troisième mot.

Tout ça est complètement illégal, évidemment. Parce qu'ici, Tucker ne peut obtenir aucune autorisation.

Un *g*, un *é*, un *n*.

Et parce qu'on est des ados.

Un *i* et un *e* minuscules.

Quand le petit point au-dessus du *i* prend la forme d'une infime fleur, je le supplie d'en rester là.

La toute dernière chose sur laquelle nous exerçons encore un contrôle, c'est nos propres corps.

Les derniers mots

À Rosary, l'unique modification corporelle admise, c'est le baiser de Dieu mouillant le front d'un bébé pendant son baptême. Parce que Dieu ne commet pas d'erreur.

Un *d* minuscule.

S'Il avait voulu ces mots, ces fleurs ou ces oiseaux, s'Il avait voulu cette flèche sur toi, Il l'aurait lancée Lui-Même.

Un *e*, un *s* minuscules.

Un *p* minuscule.

Un *é* minuscule.

Un *t* et un *a* minuscules.

Un *l* minuscule qui se dresse, comme une voile prise dans le vent.

Un *e* et un *s* minuscules.

Si Dieu a droit au post-scriptum du baptême, s'Il a oublié quelque chose d'aussi important que le code-barres du salut, qui sait s'Il n'a pas laissé échapper une maille quelque part ailleurs? Si le pasteur Ted fait Son travail sur les fonts baptismaux, alors je dis

que Tucker pourrait bien lui aussi faire Son travail
ici, avec ses piles volées et ses aiguilles stériles, dans
l'éblouissante lumière blanche qui chasse les ombres.
Ce flacon d'encre pourrait être l'équivalent des fonts
baptismaux dans lesquels puiser pour ajouter ce que
Dieu a oublié.

P. S.

Les tatouages seront bientôt déclarés illégaux à Rosary. Non seulement si on les crée, mais même si on les porte. À Rosary, les Frappés de la Bible trouveront un toubib pour dire qu'ils sont contagieux ou qu'ils rendent anémique et on le croira. Il faudra alors les camoufler, les cacher, exactement comme les piercings. Si par quelque antimiracle, un lycéen de Rosary s'offre un piercing, il doit l'enlever avant d'aller en classe au cas où pareil éclat métallique nous distrairait de nos études. Nous ne portons pas d'uniformes à Rosary, mais pour nous uniformiser, il existe d'innombrables règles comme celle-ci.

Pour l'instant, on en est à déconseiller les tatouages par les ennuyeuses tactiques habituelles, à coups de lois, d'autorisations et de paperasseries. À Rosary, on ne délivre aucune autorisation de tatouage. Point. Du matos comme celui de Tucker ne peut être monté ici que si on importe le mode d'emploi. Les piles avec lesquelles ça marche sont les mêmes que celles qui servent pour les alarmes d'incendie et les jouets

d'enfants mais on continue à les garder sous clé dans tous les magasins, d'un bout à l'autre de cette ville, exactement comme les préservatifs et les bombes de peinture.

*

C'est mon premier tatouage. Juste au-dessus de la mince veine bleue qui court à l'intérieur de mon avant-bras gauche, celle qu'il faudrait ouvrir si j'étais prête pour le grand saut. Ce n'est pas mon style mais comme quiconque enfermé suffisamment longtemps dans une cage, je connais par cœur les chemins de l'évasion. Le tatouage, c'est idéal pour me rappeler que j'existe, une modification que Dieu ne pourrait qu'approuver.

Ma mère a existé autrefois. Et elle revit là, dans ces lettres sur ma peau.

Copiées directement sur ses pattes de mouche qu'on a trouvées sur les pages de garde de notre Bible. Non que ma mère ait jamais écrit cette phrase-là, précisément. Le *Et voici*, virgule comprise, ça lui appartient, un extrait de son verset préféré, Matthieu 28, 20, sa phrase préférée, inscrite sur la page de garde de la Bible, sous ma date de naissance. «Et voici, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde.» C'est le *Et voici*, qu'elle prononçait en regardant le soleil se lever par la fenêtre ou en entendant un oiseau chanter, la petite prière qu'elle récitait à n'importe quel moment de la journée, le rappel de son émerveillement.

Pour le reste, j'ai pioché les lettres dans l'ensemble des noms et des dates de naissance qu'elle a notés au fil des années. Je les ai piochées pour former ces mots que je pouvais l'imaginer dire, des mots que j'aurais tant aimé entendre de sa bouche, pour achever cette prière qui l'accompagnait constamment. Le rappel pour ne pas oublier de s'émerveiller de m'avoir créée, moi.

Et voici, génie des pétales

Je fabrique des fleurs en papier. Ça y est, je l'ai dit. La première étape, c'est d'admettre un problème avec les travaux manuels. Des pages de vieux livres, des partitions, des recettes, n'importe quels papiers, je les plie selon de précieuses règles bien compliquées, jusqu'à ce qu'ils ressemblent aux plus belles des fleurs. Éphémères. Les plus belles des fleurs ne durent pas. Elles s'ouvrent vite, elles attirent le monde avec leur parfum et puis elles se fanent.

Exactement comme certaines personnes.

Alors que mes bouquets, comme maman m'a appris à les faire, durent éternellement. Elle et moi, pendant les après-midi de pluie, on s'est acharnées sur des carrés de papier d'emballage que, au début, je pliais avec maladresse, en ratant les étapes essentielles. Dès que j'ai été au point, on est passé du papier d'emballage au papier de construction puis au papier à dessin pour en arriver à n'importe quoi, les coupons de réduction, le courrier, les factures médicales. Et

après sa mort, pendant tout un temps, plus aucun papier d'aucune sorte.

Mais maman me manquait. Et ça aussi. Faire jaillir une nouvelle vie des vieux papiers. Désormais, l'après-midi, je crée des fleurs dans l'Échoppe de voyance de Rosary où je suis censée travailler, mais où, en réalité, j'écoute chaque séance en toute indiscretion. Je les crée pendant les cours où je suis censée étudier, le soir dans ma chambre quand le sommeil m'a oubliée. J'enroule ensemble des feuilles de poids différents pour donner de la profondeur, je varie les sources pour donner du sens, un cahier, l'annuaire ou une affichette récupérée sur un poteau téléphonique, histoire de prouver que le sens, c'est à chacun de le définir.

Et puis ces fleurs, je les jette parce que la personne pour laquelle je les fabrique n'est plus là.

Déchu

Il y a un corps dans la poussière et les mauvaises herbes du terrain vague de Rosary. Sur ce terrain presque au bout de la rue principale, il devrait se trouver quelque chose d'important, quelque chose pour sauver l'économie défaillante de Rosary. Mais il est toujours resté totalement vide, en tout cas depuis que je suis sur terre. Ce corps mis à part. Et ça se pourrait que je sois la seule à être au courant, à le voir ici. Tandis que les après-midi coulent lentement vers le futur, je m'imagine en train de me tailler d'ici, de m'offrir un point de vue divin sur cet endroit que Dieu lui-même refuse de protéger.

Il y a tout un groupe d'églises à l'autre extrémité du San Pablo Boulevard, l'artère principale de Rosary, et, au beau milieu de ces églises, le lycée de Rosary, un cinéma et le Country Store, dont le *S* a disparu sous l'effet de la pesanteur ou de l'apathie bien des années auparavant. Si on suit cette rue en mettant tout ça dans son rétro, on a presque l'impression de prendre le large, surtout depuis que San Pablo se retrouve

toujours plus parallèle à l'autoroute, au point qu'ils ne sont plus séparés que par un grillage et quelques buissons obstinés.

Notre ville en pince pour cette autoroute, les maisons grimpent contre les commerces, les commerces grimpent contre San Pablo, San Pablo grimpe contre la clôture grillagée et le grillage, lui, grimpe à l'assaut de la liberté. De l'autre côté de l'autoroute, il y a Rosario Bay, avec sa petite plage sur laquelle personne ne va, son unique pont que personne ne franchit et, dominant tout cela, la raffinerie de pétrole. Le pont qui va vers Sky coupe l'autoroute juste sous l'éternelle lumière rouge de la raffinerie. Et voilà, c'est tout. Rien à voir ici, particulièrement ici même, du côté de la ville opposé à Dieu. Mais bon, revenons au terrain vague.

Le terrain où alternent les creux et les bosses, sans compter une vie végétale oubliée, tout cela conspire pour prendre une forme humaine. À peine humaine. La discerner, c'est comme découvrir des dessins dans les nuages un jour de vent, comme lire l'avenir dans les feuilles de thé au fond d'une tasse. Ça exige une bonne imagination et une concentration flottante puisque la forme dérive, dévie et se fige. À mesure, elle devient moins humaine et plus monstrueuse, un monstre avec des ailes.

Une des ailes désigne la bâtisse basse en stuc, peinte couleur d'ombre, celle dans laquelle je me trouve. La deuxième frôle le parking étroit d'un bâtiment d'un blanc étincelant, couleur de sucre. Comme si les ailes allaient les renverser, nos bâtiments. Ou bien comme si elles cherchaient à les rassembler, les resserrer.

Quant à ce monstre, aussi terrible et destructeur soit-il, il ressemble plutôt à un ange. Ou il y a ressemblé, autrefois. Une fois qu'on est déchu, il faut bien atterrir quelque part.

Les yeux de l'ange sont deux blocs de ciment à moitié enterrés. Au-dessus, on discerne l'auréole courbe d'un rebut métallique, dentelé comme une flamme. Alors que je tente de décider si les traces de pneus sous les ailes sont un peignoir céleste ou une blouse d'hôpital, l'ombre d'un avion entame son flanc comme un couteau. L'ange a disparu.

Prévision

Perchée sur mon tabouret de bois derrière le comptoir, j'observe l'ange disparaître petit à petit dans le jour qui décline. De là où je tiens la comptabilité de l'Échoppe après les cours, rien ne m'échappe de la circulation dans Rosary. Il y a les camionnettes qui viennent à intervalles réguliers récupérer les beignets de l'autre côté du terrain vague, au Trou du donut. Il y a les clients sans rendez-vous qui entrent dans l'Échoppe. Et il y a l'ange, qui apparaît/disparaît au rythme des ombres, avec ce désir de nous garder réunis ou de tous nous vouer à la destruction.

*

À mon avis, personne ne se réveille le matin avec l'idée de venir se faire prédire l'avenir. C'est une chose qu'on décide quand le jour s'enfuit, emportant avec lui tous les espoirs, la force et les attentes avec lesquels il est arrivé. Les gens commencent à entrer dans l'Échoppe en fin d'après-midi, étonnés de se retrouver

là, pris d'une faim qu'un donut ne peut pas satisfaire et que la foi ne comble pas. Ce qu'ils recherchent, c'est cette douce petite illusion de la maîtrise et ma tante Beverly, interne en cartomancie, s'en charge à la perfection.

Dès qu'une voiture se gare sur le parking de l'Échoppe, je ferme les rideaux autour du comptoir pour offrir une illusion d'intimité. Des rideaux *tie and dye*, taillés dans de vieux draps de tante Bev ; une fois tirés, ils me donnent l'impression douillette d'être enveloppée dans du vomi d'arc-en-ciel. Je remonte mes pieds sur le barreau du tabouret pour éviter que la vision de mes Converse pourries et graffitées sortant de sous les draps *tie and dye* ne gâche l'ambiance. J'écoute la voix timide d'une nouvelle cliente avouant une faiblesse pour l'avenir. Leur honte, j'en fais des roses de papier.

Jeux d'alcool pour ados

Grâce à la raffinerie et à la constance de sa fumée et de sa flamme, à Rosary, le soleil ne se couche pas, il s'écrase pour la nuit. Aujourd'hui, au moment où le soleil renonce, Peggy, elle a dit s'appeler ainsi, cesse enfin de remercier tante Bev pour toutes ces vérités qu'elle a reçues, pour ces propos étrangement rassurants, « Vous aurez de l'argent mais vous ne le garderez jamais. » C'est le refrain de la médium, et Peggy, après avoir tout avalé, se sent mieux. Dès qu'elle s'en va, tante Bev ouvre mes rideaux et met l'argent dans le coffre. Elle se lave les mains comme un médecin qui vient de finir un examen. Puis elle baisse la lumière pour reposer ses yeux et, dans l'obscurité toute neuve, un nouveau mystère se déploie dans le terrain vague.

Il y a quelque chose entre les ailes de l'ange, une ombre volumineuse, qui ne bouge pas.

Tante Bev s'installe sur le canapé avec un petit coussin vert sur les yeux. Je lui apporte un verre d'eau puis, le plus silencieusement possible, j'attrape le balai pour ramasser la poussière de voyance laissée

par Peggy et ses besoins désespérés. Je balance tout ça à l'extérieur et je sors.

Dehors, le calme règne ; comme la terre sèche et bien tassée s'écrase sous mes pieds, j'enlève mes chaussures et je les tiens à la main. Je vais prendre le risque d'un petit tétanos rien que pour mieux espionner. L'ombre sur le terrain est éclairée de l'intérieur par une chaude lumière flottante et, après avoir avancé de dix pas sur mes pieds nus, je suis assez près pour voir que cette ombre, plantée dans le sol, est protégée de la pluie par un auvent.

Je frappe à la porte à fermeture Éclair. Avec ma voix. Parce que ce serait idiot de frapper avec son doigt sur une tente.

« Toc toc. »

La lumière à l'intérieur s'immobilise et on entend des bruissements divers. Les bruits qu'on fait en cachant quelque chose. Puis un raclement de gorge et, sur un ton qui tente de me convaincre qu'il n'y a strictement rien à voir, que je n'ai rien interrompu du tout, un vague bonjour.

« Une seconde. »

Je reconnais la voix de Cy, grâce à ces après-midi inutiles à la Récup de pneus de Fast Eddie, bien sûr, et avant ça, à ces semaines inutiles au camp Bible de l'année dernière. C'était ses premières tentatives pour être une Tête-de-bite, mais il n'y parvenait pas encore tout à fait. À l'époque, il aimait encore qu'on l'appelle Cyrus.

La bouche de Cy est pleine de bagues. Et les bagues, ça ne contribue pas vraiment à la réputation

de teigneux que la plupart des Têtes-de-bite tiennent à faire semblant de mériter. Les bagues, ça raconte une histoire de nombreuses, très nombreuses visites chez l'orthodontiste, avec un parent, et les Têtes-de-bite nient traîner avec leurs parents ou même leur obéir. Les bagues, ça raconte une histoire d'hygiène et de soins. Les Têtes-de-bite ne se lavent pas parce que ça anéantirait la puanteur qui se développe sous leurs couilles, une puanteur qu'ils aiment bien toucher pour s'en imprégner les doigts avant de les frotter sur le visage des autres Têtes-de-bite dans l'espoir authentique de les faire gerber. Les bagues, ça raconte une histoire d'en avoir à foutre. Et les Têtes-de-bite, c'est pas leur truc.

Et en plus, ils n'ont pas de tente.

Une fois que Cy a compris quelle fermeture Éclair marche dans quel sens pour réussir à ouvrir le rabat, il paraît soulagé en voyant que c'est moi. Il passe la tête à l'extérieur pour vérifier que je suis seule et chuchote :

« Entre. »

Je pénètre dans la tente et il a droit au salut standard entre Têtes-de-bite.

« C'est quoi ce bordel, Cy ? »

Cy, assis sur un sac de couchage de luxe, se pousse pour me faire de la place. C'est soyeux sous ma main, chic, couleur bordeaux. J'ignorais que les sacs de couchage pouvaient être bordeaux. La lampe torche supercool est maintenant posée au milieu de la tente, comme une lanterne, braquée sur le ciel de plastique. C'est sympa ici.

Il y a un oreiller.

Aucun de ces accessoires ne viendrait améliorer la réputation tête-de-biteuse de Cy.

« Ils m'ont fichu dehors », annonce-t-il.

Voilà qui ne correspond pas du tout à ce que racontent les bagues qui brillent en travers de ses dents. Je ne sais pas comment réagir.

Il glisse la main sous l'oreiller. La taie est imprimée de fleurs orange et, rien que de la regarder, ça me donne envie d'aller au lit, je me sens soudain fatiguée de tous les Cy et les Peggy du monde, avec leurs embrouilles et leurs besoins.

Nouveaux bruissements quand il prend le sac en papier qu'il a planqué ; il en sort des bières. On les ouvre en disant :

« Va te faire foutre, Fast Eddie. »

*

On a à peine eu le temps d'éclore la première bière que ça se met à cogner dehors, métal contre métal. Ça vient de l'Échoppe et je me rends compte que j'ai oublié de fermer la porte à clé quand je suis partie. Je me précipite hors de la tente en criant pour moi seule :

« Non, non, non ! »

Je fonce au pas de course vers l'Échoppe, vers la porte, et le type est là, un marteau à la main. Ça brille comme du fer rouge sous la lumière rouge quand il le balance encore une fois contre la porte. Il ne m'entend pas arriver et je suis déjà dans le parking quand Cy sort de la tente à son tour, braquant sa lampe torche. Avec

la lumière derrière moi, mon ombre s'abat géante sur la vitrine de l'Échoppe, sur la paume peinte à même le verre. L'homme et son marteau s'immobilisent. Et puis il court vers un camion que je distingue à peine, un peu plus haut sur la route.

Deux clous ont été plantés dans le mandala doré et argenté que tante Bev a peint sur la porte et à ces clous, un carton a été accroché. Sur lequel est écrit au feutre rouge vif: *Lévitique 20*.

Tante Bev est sur le canapé, à l'endroit où je l'ai laissée mais là, elle se redresse. En voyant la tête que je fais, le carton à la main, elle porte ses doigts à ses tempes.

«Laisse-moi deviner», dit-elle.

Pour une authentique voyante, elle nous fait là une belle imitation d'une fausse. Elle gémit, elle roule des yeux.

«Je distingue... un homme, un Blanc. Avec un marteau. Et aussi le fait que je suis un vrai blasphème sur pattes, une monstruosité? Ça t'évoque quelque chose?»

Elle cherche à me faire rire avec cette question. La marque de fabrique de la voyante. *Ça t'évoque quelque chose?*

Mais ça m'évoque effectivement quelque chose. Ça m'évoque que les lettres anonymes ne suffisent plus aux Frappés de la Bible qui veulent faire partir tante Bev, la faire fuir, comme la précédente voyante de Rosary, comme la dernière famille catholique et son église, comme quiconque incapable de parler anglais en toute fluidité, de maîtriser cette langue. Ils

ont tous fui, ou on les a fait fuir, vaincus par la haine de Rosary. Ou pire. Si maintenant on se retrouve menacé jusqu'au seuil même de son propre domicile, qu'est-ce qui les empêchera de tourner la poignée et d'entrer sans s'annoncer ?

Fermer la porte à clé pourrait être un bon début.

Parce que quand on fait débarquer le Lévitique en pleine obscurité, avec encre rouge et quincaillerie lourde, il s'agit bien d'une menace. Le Lévitique 20, les instructions bibliques pour gérer ceux qui font le mal sous le nez du Seigneur, dit « on les lapidera ». Pas très poétique, mais le message est clair.

Rien de tout cela n'est nouveau pour tante Bev. Elle est déjà au courant. Elle le savait sans doute avant que je ne quitte l'Échoppe, peut-être même que c'est la raison pour laquelle elle a l'air si fatiguée. Et elle ne m'a rien dit. Parce que je suis censée savoir tout ça moi-même mais je me suis laissée distraire par Cy et cette idiotie de tente et j'étais en train de boire une bière et j'ai oublié de verrouiller la porte. Égoïste. Tellement égoïste d'oublier que dans cette ville, chaque menace s'accompagne d'une promesse.

Je n'ai pas le temps d'ouvrir la bouche que Cy débarque dans l'Échoppe, braquant toujours sa torche aveuglante.

« Je crois qu'il m'a pris pour les flics, il a filé tellement vite. »

Cy éteint sa lampe, tante Bev récupère *Lévitique 20* en me l'ôtant des mains. Elle déchire le carton en deux et le met à la poubelle.

«Les pierres, peut-être, mais ça (elle montre d'un signe de tête la poubelle), ça ne me fera jamais mal. Maintenant, va rejoindre tes amis. Je vais me coucher.»

Et elle se dirige vers sa chambre.

«Cette fois, verrouille la porte», ajoute-t-elle.